

« En Allemagne, le charbon a longtemps eu une dimension émotionnelle très forte »

Alors que le pays a dû apprendre à se passer du gaz russe après le déclenchement de la guerre en Ukraine, Melanie Arndt explique, dans un entretien au « Monde », son rapport historique aux sources d'énergie.

Propos recueillis par [Cécile Boutelet](#) (Berlin, correspondance)

Publié le 26 février 2023 à 17h00, mis à jour le 26 février 2023 à 17h00

Temps de Lecture 2 min.

Article réservé aux abonnés

Melanie Arndt, historienne de l'énergie à l'université de Fribourg-en-Brisgau, revient sur le rapport troublé et souvent paradoxal des Allemands à l'énergie.

Avec la guerre en Ukraine, l'Allemagne a relancé temporairement ses centrales à charbon polluantes, mais a refusé de prolonger les centrales nucléaires au-delà du mois d'avril 2023. Qu'est-ce qui explique cette difficulté à se passer du charbon ?

C'est en effet un paradoxe quand on pense aux émissions de gaz à effet de serre. Il faut bien comprendre que le charbon a longtemps eu en Allemagne une dimension culturelle et émotionnelle très forte. Il est associé à l'image du mineur, une figure très positive dans l'imaginaire collectif : celui qui a un travail honnête, qui bosse dur, qui accepte de faire un travail sale et de mettre sa vie en danger pour aller chercher avec ses mains la précieuse énergie. Les responsables politiques, les syndicats et les lobbys ont longtemps alimenté cet imaginaire, de sorte que l'abandon du charbon s'est fait extrêmement lentement, alors même qu'il est clair depuis des décennies que son extraction n'est pas rentable sans subventions et n'entraîne plus autant d'emplois que jadis. A l'est, l'attachement au charbon tient une place importante dans la nostalgie de la République démocratique allemande ressentie par une certaine génération. Tout cela rend difficile la sortie de cette énergie, alors même qu'il est clair pour tout le monde qu'elle est très polluante.

Lire aussi : Article réservé à nos abonnés [« En Allemagne, le charbon a longtemps eu une dimension émotionnelle très forte »](#)

Pourquoi les mouvements écologistes ont-ils davantage lutté contre le nucléaire que contre le charbon ?

Le nucléaire s'est développé en Allemagne dès les années 1950, mais il n'a jamais occupé la place symbolique qu'avait le charbon. Le nucléaire, c'était l'énergie des experts, des cols blancs. Dans les années 1970, les nouveaux mouvements sociaux, écologistes, pacifistes et antinucléaires, se sont développés et se sont influencés mutuellement. Ils ont ancré dans le débat la peur de l'atome, du cancer, des déchets radioactifs, de la guerre nucléaire. Les émissions de CO₂ jouaient alors un rôle secondaire dans la discussion. L'accident de Tchernobyl en 1986 a

renforcé beaucoup de ces angoisses, de sorte que le débat sur l'énergie a dépassé largement les cercles d'experts. L'idée qu'il puisse y avoir des sources d'énergie alternatives s'est installée très tôt. Nombre d'écologistes et de sociaux-démocrates aujourd'hui au pouvoir ont fait leurs premières armes politiques dans le combat contre le nucléaire ou, au moins, ont grandi dans cet environnement.

Lire aussi : Article réservé à nos abonnés [Même sans gaz russe, l'Allemagne poursuit sa croissance et sa transition énergétique](#)

Quel rôle a joué l'accident de Fukushima en 2011 dans l'évolution de ce débat ?

Fukushima a été un tournant. Cette catastrophe a été vue comme la preuve que, même dans un pays de haute technologie, le nucléaire pouvait entraîner de graves accidents. Jusqu'ici l'idée dominante voulait que Tchernobyl soit un réacteur soviétique, que ce type de désastre ne pourrait arriver chez nous. C'est l'événement qui a emporté le consensus politique. A l'époque, le gaz russe est apparu comme une alternative beaucoup plus simple, pour laquelle on disposait déjà des infrastructures. Poutine était vu comme un dirigeant prévisible.

C'est un autre de ces paradoxes : on a misé sur une énergie qui, à y regarder de plus près, était tout sauf viable à long terme et l'on s'est placé dans une situation de dépendance extrême. D'un autre côté, ces dépendances existent aussi dans d'autres énergies, comme dans le solaire, tributaire des panneaux chinois, ou dans le nucléaire, avec l'uranium, par exemple, importé de Russie. C'est sans doute une des leçons de cette crise, qui rappelle celle du pétrole en 1973 : la diversification est essentielle pour réduire le risque.

Cécile Boutelet (Berlin, correspondance)